Document généré le 24 avr. 2024 07:54

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Aide-toi et l'erreur t'aidera

André Glucksmann, *Descartes c'est la France*, essai, Paris, Flammarion, 1987, 296 pages.

Pierre Turgeon

Volume 30, numéro 5 (179), octobre 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31646ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Turgeon, P. (1988). Compte rendu de [Aide-toi et l'erreur t'aidera / André Glucksmann, *Descartes c'est la France*, essai, Paris, Flammarion, 1987, 296 pages.] *Liberté*, *30*(5), 114–117.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PIERRE TURGEON

AIDE-TOI ET L'ERREUR T'AIDERA

André Glucksmann, **Descartes c'est la France**, *essai, Paris, Flammarion, 1987, 296 pages.*

Depuis les débuts de la pensée, les grands philosophes se comptent sur les doigts de la main. De puissantes nations, l'Espagne ou les États-Unis, la Russie ou l'Italie, n'en ont produit aucun. Et la civilisation romaine se contente de quelques moralistes tels Lucrèce et Marc-Aurèle. Quant aux Anglais, Hume et Russell leur assurent les médailles de bronze de l'empirisme. Mais l'or reste réservé aux Grecs et aux Allemands. À une exception près, et de taille: Descartes, qui a évité aux Français d'être absents du domaine de la pensée profonde. Voilà qui justifierait le titre un peu hâbleur d'André Glucksmann, *Descartes c'est la France*, si on y sentait un certain ouf! de soulagement.

Cet ouvrage fait contrepoids à *Les Maîtres penseurs*, dans lequel, dix ans plus tôt, l'auteur accablait la philosophie allemande de tous les maux du siècle, ou presque. Le totalitarisme? Le racisme? L'étatisme? La faute à Hegel et à Nietzsche, à Kant et à Heidegger! Ici, sous une couverture tricolore, on trouve le revers de cette médaille: les Allemands se sont trompés, mais le Français, lui, a raison de a jusqu'à z. On établit d'abord qu'il se trouve dans une catégorie à part, celle des super-lourds, en compagnie des seuls Platon et Aristote. La preuve? C'est lui, Descartes, qui le dit, en affirmant négligemment que seuls ses deux illustres prédécesseurs ont atteint au

cinquième degré de la sagesse. Malgré leurs grossières erreurs, que Socrate eut la sagesse de reconnaître en affirmant qu'au fond il ne savait rien, tandis qu'Aristote, plus retors, continuait à feindre une science qu'il ne possédait pas. Voilà les deux Grecs kaputt. En deux coups d'estoc et de taille du cavalier français, auteur du *Discours de la méthode* mais d'abord, fait méconnu, d'un *Traité d'escrime*.

Cette manœuvre de la tabula rasa, Glucksmann la reprend à trois siècles de distance. Avec fougue et intelligence, il emporte le lecteur dans le dur combat de la vérité. Pour voir clair, il faut faire place nette. Pourfendre les nouveaux sophistes. Ce Deleuze qui affirme que «derrière les masques, il y a encore d'autres masques», ce Derrida qui reproche à Platon de disqualifier le simulacre tout en s'inquiétant de paraître retourner aux sophistes. «N'importe qui énonce n'importe quoi. C'est vous qui le dites, Euryclée!», répond Glucksmann.

Peu à peu, malgré son ton «fendant», et grâce à lui, ce livre ouvre grand les fenêtres de la philosophie, qui sent souvent le moisi. Pour penser profond, pourquoi parler à voix basse et respectueuse comme dans une église? Socrate n'a pas le brevet de l'ironie. Et dans le domaine de la pensée, ou du bon sens, il faut récuser tous les bluffs, celui du progrès continu comme celui des sagesses antiques inégalables. Or Glucksmann, mérite insigne, redonne son mordant à Descartes. «Ses lecteurs non prévenus, au rang desquels l'auteur de ces lignes a la naïveté de se compter, écrit-il, éprouvent à le méditer le plaisir renversant de se déniaiser.»

Que nous dit Descartes? D'abord qu'il se méfie et qu'il doute de tout. Ce qui, je l'avoue, me convient parfaitement. Mais qui n'irait pas plus loin qu'une vulgaire déclaration de scepticisme, s'il ne fondait sur ce doute même une certitude inébranlable, même par un «mauvais génie» ou un Dieu menteur: «Je doute donc je suis ou bien ce qui est la même chose je pense donc je suis» (*La Recherche de la vérité*). De ce doute, je conclus que l'esprit qui l'éprouve existe, du moins au moment où je le formule. Car, admirons la rigueur, cette preuve ne préjuge en rien que j'existerai encore, ou que j'existais voici

quelques instants. Penser, selon Descartes, c'est décidément vivre périlleusement. Et entouré d'ennemis de la vérité, puisque le mensonge existe, que le philosophe, de berger de l'être, se transforme en sentinelle du néant, posté à l'entrée du non-monde. Au lieu d'émerger à l'être, suivant le modèle platonicien, il s'éveille à sa propre vigilance.

Celle-ci ne doit jamais baisser la garde, surtout pas devant le piège de la clarté. Le génie trompeur peut fort bien se trouver à l'intérieur de soi, «de sorte qu'un sentiment immédiat n'assure nullement que la conscience claire soit vraie». C'est ce que Glucksmann appelle la destruction phénomologique des évidences phénoménologiques. Faut-il donc renoncer à la vérité? Non, pas si on réussit à «appliquer bien» son bon sens. Descartes affirme le primat de l'expérience mentale du jugement sur celle de la clarté et de l'idée. Dans la réalité objective, on pense en jugeant.

Pas d'épiphanie, aucune révélation ni tradition pour garantir la vérité, aucun moment d'authenticité pure où le soi correspond avec le soi. Tout s'échappe et nous fuit. «Nous connaissons aisément qu'il n'y a point de force en nous par laquelle nous puissions subsister et nous conserver un seul moment.» Mais comme un plongeur qui touche le fond, Descartes retrouve toujours au plus désespéré de ses Méditations le roc sur lequel s'appuyer pour remonter à la surface. «Qu'il me trompe tant qu'il voudra, dit-il de son hypothétique malin génie, il ne saurait jamais faire que je ne sois rien tant que je penserai être quelque chose.»

Pour Glucksmann, l'extrême actualité de Descartes lui vient d'avoir osé affirmer que le non-être est. Et que nous vivons entourés de non-choses. Plutôt qu'une évidence du vrai, propice à tous les autodafés et les dogmatismes, il y a chez lui une évidence du faux, un *falsum index sui*, qui permet de mettre à nu l'illusion, sans cultiver l'illusion de détenir quelque vérité supérieure. Nous sommes égaux non par nos qualités, mais par nos défauts. Et la politique visera plus à éviter les catastrophes qui guettent l'unanimité qu'à réaliser les paradis futurs. C'est donc en bon cartésien que Sartre

affirme: «La puissance du refus qui est en l'homme consiste uniquement à refuser le faux, bref à dire non au non-être».

Quelle validité historique peut-on accorder au Descartes de Glucksmann? Ne passe-t-il pas allègrement sur les contradictions du philosophe, celles que Valéry a soulignées à propos de ses rêves où il demande la grâce à Dieu de ne croire que son seul jugement, ou sur ses erreurs d'anatomie causées par son obstination farouche à ramener les animaux aux modèles des automates? Mais qu'importent ces détails, puisque l'entreprise de Glucksmann vise à se fabriquer un Descartes, comme Platon, un Socrate. Et que son livre se lit souvent comme une ode à la gloire de l'esprit d'analyse. «La connaissance, écrit l'auteur, ne saisit jamais la totalité des choses ou d'elle-même. Elle part des natures simples, qui sont plusieurs, et du cogito qui ne se réduit pas à une pensée unique. La saisie globale et totalisante, loin de briller comme idéal ou objectif désirable, correspond au moment de la plus grande confusion.»

Qu'on est loin, avec de pareilles idées, des grandes synthèses hégéliennes, de notre tant «chouchouté être-dans-le-monde heideggerien». Comparé au dieu qu'on appelle si souvent pour se tirer d'embarras, celui de Descartes n'a rien de rassurant, et il répondrait à l'humanité déchirée par le doute: Aide-toi et l'erreur t'aidera. Le monde était dangereux à l'époque de la guerre de Trente Ans, quand le cavalier français combattait pour le prince de Nassau. Mais il l'est encore plus aujourd'hui, alors que l'expression «l'homme est mortel» prend une connotation sinistre. Peut-être est-il plus que temps de mener, avec Descartes, le dur combat pour distinguer la vérité de l'erreur. Dans cette bande de bretteurs du doute, on se retrouvera avec Montaigne, Stendhal et Proust, mais aussi avec Bertrand Russell et Ludwig Wittgenstein. Et s'il faut porter la France comme bannière non pas d'une réalité mais d'un projet, pourquoi pas, monsieur Glucksmann? De cette France-là, vous trouverez même quelques citoyens du côté du Québec.